

## Je

Garce ! Espèce de mégère ! Putain de menteuse ! C'est ça, fais la fière. Avec tes cheveux tout fins, ni courts ni longs, d'un brun moche comme... de la bouse de vache écrasée. Et puis ce bonnet couleur vert moisi : t'as froid, pauvre merde, on n'est qu'en octobre, bordel !  
Quelqu'un comme toi, ça ne mérite pas de vivre.

Mais tu as tellement de classe. Nous allons former un couple, toi et moi.

La nuit est tombée au moment où je sors du cinéma. J'ai quitté un monde aux arbres dorés sous un ciel d'un bleu éclatant et j'en regagne un tout autre. Des néons grimacent. Des gens apparaissent dans la lumière des réverbères avant de disparaître à nouveau.

En attendant le bus, je marche le long de la berge et observe l'eau noire en contrebas. Elle semble morte, mais, de temps à autre, une vague scintillante vient respirer à la surface, entraînant d'autres dans son sillage. Elles se montrent parfois l'espace d'une seconde avant de replonger. Un guidon de vélo parfaitement immobile émerge des vagues dans le halo projeté par l'éclairage du pont. Un animal qui s'est noyé,

tels les crânes des vaches à grandes cornes qu'on voit dépasser du sable dans les westerns.

Sur le sol, les pavés saisis d'inquiétude se vautrent sur eux-mêmes, et des relents d'urine émanent des toilettes condamnées.

Je vais jusqu'à la place. Un bus articulé arrive, elle monte à bord du serpent vert pâle et s'installe tout au fond. Un homme à moitié chauve aux cheveux gris sale la suit de même qu'une femme qui traîne une lourde malle et trois jeunes munis de bouteilles d'alcool qui tintent dans leur sac en papier. Ils demandent au chauffeur l'adresse d'une fête qui va seulement commencer maintenant alors qu'il est déjà onze heures.

Au moment où le bus démarre, elle regrette de s'être assise juste au-dessus du moteur vrombissant. Je la vois se tortiller mais elle ne se donne pas la peine de changer de place pour le court trajet jusqu'à Stensta. Juste avant la fermeture des portes, je me faufile à l'intérieur et je m'installe tout devant, du côté gauche.

Le bus file à vive allure, les feux clignotent à l'orange, seuls les jeunes descendent tous ensemble en cours de route, sinon on se croirait dans un taxi. Dans le rétroviseur du chauffeur, je vois qu'elle sonne un arrêt trop tôt. Je descends également mais je pars dans la direction opposée. Du coup elle ose se diriger vers le sentier qui traverse le parc à l'arrière de Torkelsgatan. Je reviens sur mes pas et la suis à distance.

La ville sur la droite, la plaine et, tout là-bas, sur la gauche, la forêt. Au loin, derrière les pins, des stries de lumière jaunes se détachent encore sur le ciel nocturne. Le vent qui balaie la plaine fait osciller et bruire les arbres. L'automne et ses feuilles sèches rendent ce bruissement plus aigu.

Je suis parfaitement calme mais j'accélère le pas en

marchant sur la pointe des pieds à grandes enjambées silencieuses qui tirent sur mes mollets. Je me rapproche ainsi d'elle jusqu'à ce qu'elle finisse par m'entendre sans, pour autant, avoir le temps de se retourner. Quelque chose s'enroule avec force autour de sa gorge ; c'est fin, ça entre dans la chair et on tire tout de suite si fort dessus qu'elle ne peut plus respirer. Elle essaie de l'arracher mais elle n'a pas de prise avec ses gants en cuir, ne parvient pas à les retirer, n'arrive pas à atteindre les mains qui tirent sur le lacet derrière sa nuque. Le sang lui monte au visage ; elle chancelle et se cabre, les talons plantés dans le sable du sentier, si bien que je sens l'odeur de ses cheveux qui me chatouillent le visage, mais mes mains et le lacet tranchant enroulé autour de son cou l'empêchent de se redresser. Elle crie, mais aucun son ne s'échappe de sa gorge ; un hurlement déchirant y reste bloqué, mais la douleur qu'il provoque se propage jusqu'à son cerveau, sa tête est sur le point d'exploser, elle ferait n'importe quoi à présent ! Une nausée s'élève à toute allure de ses poumons, une vague sombre qui enfle. À cet instant elle change d'avis, veut y plonger pour rejoindre la lumière noire en son centre et celui qui l'y attend, les mains jointes.

Alors elle plonge et cesse complètement de bouger. Aussi molle qu'une enfant endormie, elle s'affaisse contre moi. Son dos glisse le long de mes bras et je l'allonge avec précaution sur le sol.

Elle ne respire pas, mais je le fais pour elle, vite et avec avidité. Nous sommes unis de telle sorte que je deviens ses poumons et sa bouche.

Je tends l'oreille. Le vent balaie la plaine. Personne n'arrive sur le sentier et j'ai le temps pour tout ce que j'ai à faire. Je sors mon couteau.